

# JOURNAL DES BENOISSEES

## DEUXIEME COURRIER DES BENOISSEES

48 RUE VIVIENNE PARIS

### MODES DE PARIS

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

#### MODES

Je ne sais si mes lectrices connaissent une mode nouvelle qui tend à s'établir, celle de faire des cadeaux à l'enfant nouveau-né. Cette mode s'appelle corbeille de naissance et nous avons été conviée à voir celle offerte à M<sup>lle</sup> Paula D. par les amies intimes de la jeune mère. Ce n'était donc pas assez de l'exposition des cadeaux de la première communion, de celle de la corbeille de mariage, il fallait y ajouter celle des cadeaux de la naissance.

Y a-t-il dans le choix du cadeau une idée, une intention quelconque? Nous pourrions le croire en voyant un joli écrin en velours rose contenant une bague de fiançailles pour le doigt mignon d'un bébé de dix-huit mois, bague faite d'un cercle épais d'or mat enchâssant un brillant.

Deux bracelets : un collier de chien supportant une boule d'or sur laquelle est gravé le mot *Espérance* et un câble avec une médaille de Notre-Dame-de-Lourdes cerclée de perles fines, en exergue le nom et la date de la naissance.

Un joli collier en ambre avec la médaille miracu-



4763

Garniture pour toilette de bal.  
De Madame Boucherie, 16, rue du Vieux Colombier.

leuse de la Vierge en or faisant pendant à la grosse perle d'or qui sert de fermoir.

Un hochet, c'est de droit; le manche en nacre gravée supporte une boule en argent gravé, genre japonais; autour des grelots en or mat; l'ensemble rappelle la pagode.

Arrivent ensuite les cadeaux ordinaires. Un écrin renferme, en outre du service à œuf à la coque, le couteau et la cuillère à bouillie en ivoire et le manche en argent ancien. Un autre contient le couvert d'enfant d'un travail exquis, un autre encore la timbale, mais une timbale point ou très peu connue. Un beau cristal uni, dont le bas est pris dans une demi-timbale en argent finement travaillé à jour; dans le haut un très fin cercle prend à cheval le bord du cristal afin que l'enfant ne puisse, avec ses dents, le casser ou tout au moins l'écorner. Je ne parle pas des jolies fantaisies en chaussons, souliers, bonnets, etc., etc., parce que nous savons que de ces sortes d'attentions, les amies ne sont point

avares, cependant il y avait dans un mignon carton tout rose, une robe de chambre bien mignonne que nous ne pouvons passer sous silence. Une mousse-



line laine blanche doublée de surah blanc, façon toute droite, ouverte de l'encolure à la taille, encolure serrée par cinq rangs de fronces et formant un ruché; de même à la manche. Un large ruban blanc moiré fait la ceinture qui se noue devant.

Et pendant que nous admirions toutes ces élégantes futilités qui sont une réduction des nôtres, bébé dormait paisiblement dans un joli berceau dont la forme s'éloigne tout à fait de celle du classique berceau.

Voici, pour en donner une idée, une description succincte. C'est un Moïse, mais de forme plus grande et plus profonde. La capote faite de cercles, se relève et s'abaisse à volonté et les cercles disparaissent dans la doublure de soie blanche bouillonnée. En outre de la doublure, le dessous est tendu de tulle Malines plissé et le dessus est couvert de volants de Malines qui rabattent les uns sur les autres. Autour du berceau tout bouillonné, un volant de Malines drapé de distance en distance par des choux en comète blanche, drap et taie d'oreiller en batiste, simplement festonnés. Un dessus de berceau en surah blanc piqué couvert de tulle Malines et entouré d'une dentelle, se jette sur le berceau et retombe tout autour. Ce douillet et joli nid se met dans un pied en fer laqué blanc un peu élevé, de façon simple. Le Moïse y est pris solidement, quoiqu'on puisse l'en retirer aisément.

Et maintenant souhaitons à cette heureuse mignonne si entourée d'amour, de tendresse et de luxe, d'être bonne, aimable, charitable, ce qui lui sera facile, ces vertus étant de tradition dans la famille.

La grande mante sera conservée pour le printemps

et elle se fera en taffetas glacé, étoffe qui convient à la façon. Les moins habillées seront en cachemire doublé d'une jolie soie changeante à rayures. Voici d'ailleurs quelques jolis modèles qui donneront une idée de l'élégance de ce vêtement et du goût de M<sup>me</sup> Gradoz qui les a confectionnés. Une mante très jolie et facile à mettre, malgré son élégance, est en taffetas changeant noir et pensée. La doublure en surah pensée. Tout autour un tuyauté de dentelle noire, des fronces à l'encolure; une cordelière noire et pensée au dos, à la taille, disparaît sous la longue manche pour revenir se nouer devant et retenir largement la mante.

Cette autre en surah changeant gris foncé et rouge est doublée de taffetas à carreaux gris et rouges. Au contour une ruche en surah découpée à l'emporte-pièce; l'encolure, garnie d'une ruche, est fermée par une ancienne agrafe normande et la mante maintenue dans une ceinture à pans en surah doublés et découpés.

Plus simple est la suivante. Très fin cachemire prune doublé de surah à fines rayures bleues et prune. Au contour plusieurs rangs de piqûres et, dépassant le bord, deux biais très étroits superposés en cachemire. Un grand col piqué avec les dépassants.

Pour les temps pluvieux cette mante se fait en très fin drap ou mohair gris foncé, et les services qu'elle rend sont inappréciables. Elle servira pour le voyage et les excursions de l'été. Ces modèles confortables de façon, élégants de tissus, sont de M<sup>me</sup> Gradoz qui nous a habitués à ne voir sortir de ses ateliers que des costumes et des confections d'un goût exceptionnellement parisien.

CORALIE L.

#### Explication des Gravures noires (pages 61 et 63)

*Garniture pour toilette de bal.* — Cette garniture se compose d'une guirlande de roses pour le décolleté et d'un cordon de ces mêmes roses qui, partant du décolleté, se relève en draperie au-dessous de la taille, où elle retient une aumônière de roses suspendue à des montants en feuillage. Les roses ne doivent pas être également ouvertes et sont entremêlées de boutons.

*Redingote en faille noire garnie d'un galon fait de bouts de lacets effilochés imitant la fourrure.* — La jupe est plissée, de chaque côté du dos, d'un large pli triple

qui cerne le milieu de la jupe, derrière. Cette partie a le bas garni d'un haut galon. Autre pli triple sur la hanche gauche. A droite, pli simple et, sur le bas d'une quille dessinée par le mouvement fuyant du bord vertical de la jupe, un large galon. Le corsage, fermé diagonalement de gauche à droite, se pince de plis et s'agrafe au-dessus de la quille. Galon autour du cou, au bord de la redingote. A la manche étroite et ronde, un galon en bracelet.

#### Explication de la Gravure coloriée 4717

##### ROBES DE BAL.

*Costume en surah vert paon très pâle.* — La sous-jupe en taffetas et la seconde jupe en surah. Celle-ci montée, à partir des côtés, par de larges plis triples que séparent trois plis plats. Le tablier, monté par des fronces, est pincé et relevé, à droite, en deux étages par un flot de ruban de ton plus foncé. Corsage plissé, le milieu froncé en chemisette et, se détachant dessus, un petit côté arrondi qui forme veste. Un ruban partant de la che-

misette borde le décolleté et se chiffonne à l'épaule, où il semble prendre les deux parties qui forment une manche-jockey ouverte sur une sous-manche en dentelle. Ceinture plissée s'accentuant en pointe; derrière tombent de longs pans en ruban. Bas de soie rose. Souliers en satin vert. Gants de Suède. Un nœud en ruban et des grappes de muguet dans les cheveux.

*Robe en satin blanc, tulle crème brodé et ruban de sa-*



tin soufre. — Sous-jupe en taffetas; le tablier couvert de tulle crème brodé, cerné de panneaux en satin. Tunique montée par des plis, ouverte et fuyante, légèrement drapée sous la traîne. Corsage en satin; au décolleté une draperie de tulle brodé à son bord supérieur rabattu sur un ruban soufre qui part de l'épaule, se croise sur la poitrine, se pince à la taille et descend tout le long du bord de la traîne qu'il encadre. Ceinture en ruban, nouée derrière de longues coques à pans. Bas crème. Souliers en satin blanc. Dans les cheveux, deux rubans en bandelette, noués derrière sous les cheveux relevés. Gants en chevreau.

**Explication  
de la  
Feuille de broderies  
pour  
bébé n° 2 et enfant**

*Col pour enfant de 3 à 4 ans. Broderie Richelieu.* — Se fait en bel andrinople ou en fine toile bleue. Les contours du dessin et les festons soulevés en coton blanc ou écru.

*Robe pour bébé n° 2.* — Se boutonne derrière. La jupe unie se plissera verticalement et le devant du corsage se brode, en plastron, d'un dessin au point lancé et au point anglais. Employer du coton rouge. Le milieu du dos et son petit côté se rapporteront suivant les indications écrites sur les patrons.

*Pantalon pour le même numéro de bébé.* — Se festonne au bas. On taillera la seconde jambe sur le modèle donné.

*Chemise.* — Se boutonne sur l'épaule. Devant et dos sont semblables. La broderie se fera à la minute ou à l'anglaise.

Bonnet pour enfant de premier âge. — Entre-deux de valenciennes maintenus par un feston feuille de rosier; sous l'entre-deux, découper la mousseline ou la batiste



4761

Redingote en faille noire garnie d'un galon fait de petits lacets.  
Modèle de Madame Perrin-Reverchon, 28, faubourg Saint-Honoré.  
Chapeau de Mademoiselle Hélène.

qui fait le fond du bonnet. Le rond se compose d'un cercle de dentelle entourant un milieu en batiste. La garniture est faite d'une ruche de tulle que rehausse une petite valenciennes coupée de bouclettes de comète.

Plusieurs chiffres pour nappes et serviettes.

## CAUSERIE

Les Expositions et les Fêtes.



ES expositions se sont ouvertes, moins nombreuses que de coutume; le cercle des Mirlitons n'étant pas encore complètement installé dans l'ancien local du cercle Impérial, au coin de la rue Boissy-d'Anglas, a remis d'un mois ou deux son petit Salon annuel qui coïncidera peut-être avec le grand d'une

façon fâcheuse pour lui, mais il y aura une attraction extraordinaire sur laquelle on compte pour amener des curieux quand même : les membres du cercle seront autorisés à faire visiter tout l'établissement, dans ses moindres détails, aux dames de leur famille, parmi lesquelles se gliseront probablement bon nombre d'amies de ces dernières. L'intérêt des tableaux ne sera que secondaire par conséquent.

Le cercle Volney a profité de ce retard ; son expo-



sition est d'une richesse tout exceptionnelle et plus fréquentée que jamais ; à peine peut-on approcher des ouvrages en renom : le portrait de jeune prêtre, par M. Delaunay, un portrait qui, rencontré dans quelque musée, avec la patine du temps, fera dire à tous : « Quel chef-d'œuvre ! » celui de M. de Bersey, par Carolus Duran, qui aurait dû s'en tenir à cette tête si vivante, d'un blond hollandais, et nous épargner la vue de la plus vulgaire des Salomé... Vraiment les portraits tiennent le premier rang aujourd'hui : voilà celui de Bouguereau, par lui-même, admirablement peint, avec trop de finesse, on compterait chaque poil de la barbe, et les moindres inégalités du teint semblent détaillées à la loupe ; celui d'Eugène Feyen, une tête blanche vénérable ; la ravissante jeune fille en blanc, de Lefebvre ; le bonhomme haut en couleur, de Henner ; la jeune femme à la pelisse et la petite fille à la poupée de Machard, qui a été rarement mieux inspiré ; le Monsieur en habit de voyage jaunâtre, d'une physionomie si caractérisée, par Rixens ; le vieillard décoré, en habit blanc, par Giacomotti ; Emmanuel Arago, par son gendre Benjamin Constant ; une étude par Courtois, qui fait penser à l'un de ces portraits, gracieux et un peu éteints, du siècle dernier que l'on retrouve dans les vieux châteaux. A la suite, je signalerai encore le mélancolique paysage d'automne dans le Nord, signé Cazin ; le pâle visage de femme que M. Collin a placé sur un fond de feuillage, parmi les *Fleurs d'automne* ; des paysages intéressants de Curzon et de Damoye ; la marée basse à Cancale, par Flameng ; une petite paysanne endormie de Deschamps ; la baigneuse au bord de l'eau, par Lerolle et d'abord peut-être deux paysages aquatiques, d'un sentiment tout particulier, par Iwill : un écueil dans la mer et une vue de Hollande. Une assez grande page orientale d'une belle couleur et d'une grande justesse d'observation, qui a le tort seulement de rappeler un peu trop Pasini et Fortuny sans les égaler, c'est la mosquée, de lord Weeks : très bonne peinture de grand seigneur.

La sculpture n'est malheureusement pas, dans ces salles, — trop étroites pour la foule qui s'y presse, — à la hauteur du reste ; il n'y a de vraiment distingué qu'un buste en marbre, d' Aimé Millet, représentant M. Chabouillet, conservateur du cabinet des médailles à la bibliothèque Mazarine.

Et maintenant, courons vite rue de Sèze, à l'exposition des aquarelles.

La vogue croissante des livres illustrés lui a fait un certain tort ; plusieurs artistes, qui brillent d'ordinaire au premier rang, se sont réservés pour ce genre de travaux, dont la vitrine de Goupil, où s'étalent l'*Abbé Constantin*, *Pierre et Jean*, etc., offrent des échantillons exquis ; mais les vues de Paris, par Zuber, un certain paysage d'hiver, par Harpignies, les abords d'un château, par Heilbuth, mériteraient, à eux seuls, que l'on se rendit à la salle Petit et qu'on y retournât ; ces trois noms sont hors de pair ; autour d'eux il y a le contingent habituel de sérénades, par Delort, d'éventails, par Leloir, de chiens de chasse, par Penne, de danses espagnoles, par Worms, de vues d'Italie, par M<sup>me</sup> de Rothschild, de chats plus drôles et mieux étudiés que jamais, dans toutes les

gentilleses de leurs mœurs, par Lambert, et, en outre, beaucoup de nouveaux venus ; leur originalité rajeunit pour ainsi dire cette exposition dont le tort, qu'elle a en commun avec d'autres, serait de se ressembler un peu trop d'année en année. Par exemple, M. Béthune, un *jeune*, évidemment, s'est prodigué avec un rare bonheur ; rien de hardi, d'enlevé, de vigoureux comme ses paysages ; il y a un certain saule trempant ses branches dans une eau agitée, devant lequel s'attroupent les connaisseurs.

Sans doute, les fleurs de M<sup>me</sup> Lemaire manquent à l'appel, mais nous avons celles de Gilbert, un blanc mois de Marie qui étonne sous la signature du peintre coutumier des halles. Beaumont n'est plus, mais M. Dubufe rivalise avec lui de finesse dans ses illustrations à l'aquarelle des œuvres manuscrites d'Emile Augier, dédiées à Mgr le duc d'Aumale. Je ne me rappelle rien d'Adrien Moreau, qui m'ait charmé davantage que cette jeune fille, vêtue de blanc, assise sur la crête d'un mur, en compagnie des plus belles roses trémières qu'on puisse imaginer ; Eugène Lami, dont le talent défie les atteintes de l'âge aussi victorieusement que pût le faire jadis la beauté de Ninon, met tout le brio d'une jeunesse éternelle au service de Molière ; son portrait du duc de Chartres est très entouré. M. Le Blant est revenu avec bonheur à la chouannerie, dans la série de dessins qui doivent illustrer un roman de Balzac ; M. Maignan rend avec un peu d'emphase les scènes principales de *Polyeucte*. Sur quatre aquarelles audacieuses, envoyées par Besnard, il y en a deux que le commun des mortels, récalcitrant aux écarts de l'esthétisme anglais, peut admirer en toute sincérité : la jeune femme qui rit et à laquelle nous ne voudrions retirer que l'enfant placé derrière elle, et une autre figure, entourée de roses, dont sa carnation, d'une si naturelle fraîcheur, défie l'éclat. Quelle palette que celle de M. Besnard, et quels secrets possède ce coloriste pour donner à ses figures l'accent même de la vie ! Qui ne désirerait avoir auprès de soi, pour subir la contagion de son sourire heureux, cette tête blonde qui doit être un portrait ?

Si parmi les figures, celles de M. Besnard ont la palme de l'originalité, les paysages de M. Yon remportent le même succès dans leur genre ; il est impossible de pousser plus loin la sûreté d'un pinceau, qui sans retouches ni repentirs, avec une simplicité voulue, donne l'impression presque trop énergique de chaque site ; ce *trop* s'adresse aux ciels que l'on aimerait plus tranquilles ; mais sous le rapport de la transparence et de la fermeté ces études de premier jet sont véritablement étonnantes.

Il n'y aurait qu'un reproche à faire aux œuvres d'art, le même que l'on adresse aux livres : il y en a trop. En librairie, le catalogue d'un mois est volumineux, presque autant que l'était autrefois celui de l'année ; de même pour tout le reste ; les talents sont innombrables, ils ne cherchent le plus souvent ni à s'élever, ni à se perfectionner, ils produisent, ils produisent sans relâche et la surabondance de ces fruits qu'il ne peut consommer, quelque gourmand qu'il soit, finit par produire sur le public un effet de satiété regrettable. Alors, pour attirer son attention,



c'est à qui inventera des tours d'adresse inédits, souvent à l'encontre du bon sens et du bon goût, qu'importe? Il faut arrêter au collet les passants blasés, les surprendre, forcer le succès; de là le délire de l'impressionisme, les titres scandaleux, les affiches dont la composition devient un art véritable, un art si raffiné que des spécimens en figurent dans nos expositions et que plus d'un amateur ne dédaigne pas de les collectionner. Oui, vous entendez bien, les affiches des rues, affiches de cafés, de magasins, de bals publics, de feuilletons, de concerts, de cirques, etc. Il y a quelques œuvres remarquables dans le nombre, quand ce ne serait que la belle dame en robe de velours noir et en collerette de guipure, si joliment assise, si joliment chaussée de souliers à rubans entrelacés sur un bas de soie, qui tourne vers la silhouette de Notre-Dame un profil perdu surmonté de boucles 1830, pour personnifier la littérature romantique; quand ce ne seraient que les danseuses échelonnées de Chéret, les pierrots si modernes de Willette, tout cela collé sur nos murs en exposition permanente pour être éblouissant, déchiré et remplacé le lendemain. Eh bien! ces placards sous peu d'années peut-être, formeront une suite très recherchée; dès à présent on les rassemble avec soin dans des cartons habitués jadis à ne loger que de consciencieuses gravures et de savantes eaux-fortes. L'art se glisse partout comme au XVIII<sup>e</sup> siècle; il n'y a guère d'objets usuels et à bas prix qui ne portent son empreinte. On dirait qu'il déserte de plus en plus les hauteurs pour empiéter sur le domaine de l'industrie, laquelle gagne singulièrement à cette fusion et, de bourgeoise

qu'elle était, s'ennoblit ou s'affine à mesure que ce bon prince, au contraire, prend à tâche de se démocratiser.

\*\*\*

Nous approchons du Carnaval sans que les fêtes proprement dites aient encore commencé, à moins qu'on ne se contente des bals de l'Elysée ou de ceux de l'Hôtel-de-Ville. Personne ne va plus à ces derniers, si l'on en croit l'affirmation générale, et cependant un homme très élégant qui a voulu voir, m'affirme qu'il a rencontré de délicieuses toilettes et des gens très corrects, sauf deux excentriques, un monsieur armé d'un parapluie et une espèce de clergyman en redingote longue. Le préfet a son salon réservé comme jadis M. Haussmann, et le Conseil municipal se fait servir des rafraîchissements spéciaux. Sont-ce là des mœurs républicaines?

Dans le monde, les réceptions de chaque semaine sont en faveur plus que jamais, avec accompagnement de musique ou de comédie. Celles de M<sup>me</sup> Bulloz, particulièrement brillantes, où la conversation alterne avec la musique, se sont terminées par un bal donné dans les vastes salons d'un hôtel dont la décoration Empire, datant d'Eugène de Beauharnais, suffirait à réhabiliter ce style, parfois calomnié au profit de ses prédécesseurs... Il encadre si bien les toilettes du moment! Comme toujours beaucoup de luxe dans le choix des accessoires du cotillon. La colonie étrangère contribue par son exemple à exagérer cette mode comme aussi tous les autres genres d'élégance.

T. B.

## HISTOIRE TRÈS SIMPLE

(SUITE)



**L**A-BAS au carrefour, il faisait encore bien clair. Mais sur la route de la forêt où les vieux chênes entre-croisaient, haut dans l'espace, leur feuillage touffu, l'ombre venait déjà mystérieuse et douce... Peu à peu, les mille bruits du jour s'apaisaient, se fondant en une sorte de murmure vague et comme recueilli devant la nuit qui était proche.

Parfois, de la route couverte de mousse, se détachaient de longues allées où croissaient follement les fougères, et qui étendaient loin leurs profondeurs vertes dont un vol d'oiseau revenant vers son nid, troublait à peine de temps à autre le silence.

Quelquefois aussi, dans une éclaircie à travers les fourrés, apparaissaient les plaines semées de bruyères, les bois limitant l'horizon déjà à demi perdus dans une brume très fine qui effaçait les contours, et ne laissait plus apercevoir que des silhouettes indécises dans un lointain gris.

M. l'Inspecteur et l'oncle Pierre causaient.

Mais Georgette ne les entendait pas, car elle écoutait de mystérieuses voix qui lui parlaient tout bas,

voix inattendues jusqu'alors... comme si les héros du livre qu'elle achevait de lire se fussent un instant animés, pour lui apprendre la divine chanson de l'amour.

Et puis, elle se rappelait cet air heureux de Simone, et les paroles de M<sup>me</sup> de Stane... qu'elle ne trouvait plus si étranges!... Son cœur d'enfant soudain dilaté s'emplissait d'une tendresse plus profonde pour ceux qui lui faisaient la vie souriante et bonne... Mais, derrière ce sentiment jusqu'alors exclusif en elle, voici que, confusément, elle en entrevoyait un autre qui lui apparaissait lumineux comme le lever d'une aurore... Sa jeune âme le regardait venir curieuse et déjà charmée, avec des frémissements craintifs d'oiseau qui va s'envoler pour la première fois...

Et bercée par l'infinie douceur de sa rêverie, la petite Georgette se prenait à souhaiter que le retour à travers les allées silencieuses durât longtemps, encore longtemps!

Mais la voiture s'arrêta tout à coup, car l'oncle Pierre descendait devant la maison d'un garde... A quelques pas de sa demeure, l'homme rassemblait en fagots des rameaux épars, tandis que la femme





COSTUME DE VILLE ET COSTUME D'INTÉRIEUR DE MADAME BRUN-GAILLEUX, 11, RUE DU MARCHÉ-SAINT-HONORÉ.

*Costume en vigogne vert Empire.* — Sous-jupe en taffetas, seconde jupe en vigogne; le côté droit plissé d'un large pli creux orné, dessus, d'une belle broderie noire et cerné de plis plats. Le côté gauche mouvementé par un relevé peu sensible et les lés de derrière droits sur la tournure arrondie. Corsage à chemisette plissée, les plis arrêtés à la poitrine, et bretelles brodées. A la manche, parement brodé. Ce joli costume coûte 140 francs.

*Costume en serge bleue et serge mastic.* — Jupe en taffetas. Le milieu du tablier en serge mastic clair

coupé, transversalement, d'une suite de barrettes en velours bleu. Cette disposition se répète sur la pièce du corsage qui est ouvert et garni d'un col-châle brodé et fermé de côté par deux boutons; deux autres boutons en regard. La jupe-redingote, en serge bleue, s'arrête de chaque côté du tablier orné, elle forme, à droite et à gauche, un large pli creux et, sur la partie plate, dans le bas, une applique mastic foncé est brodée en soie bleue. Même broderie au parement de la manche. Col droit brodé et cravate-jabot en dentelle blanche.





TOILETTES DE DINER DE MADAME GRADOZ, 67, RUE DE PROVENCE.

*Robe de dîner en armure bleu électrique uni et en broché. — La jupe se compose d'un milieu en tulle plissé, d'un panneau en broché monté par trois plis couchés, dont le troisième tourne sur un pli en dentelle, et d'un pli triple; à ce pli commence la traîne qui est en broché et se détache sur un long crevé plissé en tulle-dentelle, disposition aussi riche qu'élégante. Corsage en armure lacé derrière. Une draperie en tulle brodé au décolleté arrondi, draperie serrée en lien, au milieu; des perles en rangs drapés sur la chute de l'épaule.*

*Costume en peau de soie bleu pâle et mousseline de*

*soie. — La sous-jupe en taffetas. Sur le panneau gauche en peau de soie, une légère broderie argent et or qui forme pointe de chaque côté. Après ce panneau une spirale en dentelle, puis les lés de derrière, en peau de soie, plissés verticalement. Le milieu du tablier en gaze de soie plissée en éventail. Corsage en peau de soie; à gauche une draperie en gaze rejoint, à la taille, le panneau et le tablier, le tout pincé dans un lien en peau de soie. La partie découverte par la draperie en gaze est drapée de tulle brodé avec une spirale de dentelle qui fait pendant à la draperie.*



endormait son enfant, lui murmurant une vieille chanson, toujours sur la même note mélancolique.

Georgette regardait cette humble scène que la lumière adoucie du soir enveloppait de sa poésie. Et elle restait immobile, saisie tout à coup par l'impression qu'elle n'avait jamais eue si intense de la grandeur sainte de la famille dont ces trois êtres, unis dans la solitude de la forêt, lui offraient la vivante image.

— Vous n'avez pas froid, enfant ? lui demanda M. l'Inspecteur, pendant que l'oncle Pierre parlait au garde.

— Non, dit-elle d'un ton bas, comme si elle eût craint, en élevant la voix, de dissiper l'atmosphère de joie qui semblait flotter autour d'elle.

Il la regarda avec un sourire.

— Vous avez l'air d'une petite statue de l'hiver !

... De nouveau, la voiture marchait, sur la grande route maintenant.

De temps à autre, elle croisait quelque travailleur qui passait avec un « Bonsoir ! » pour salut, ses outils sur l'épaule, et dont le pas lourd, cadencé, s'entendait sonore dans le silence des champs.

Parfois un courlis s'envolait, répétant son cri monotone « courli ! courli ! »... Le bruit des roues éveillait un aboiement de chien dans une ferme isolée, ou faisait lever leurs yeux fixes aux bœufs qui rentraient à travers les prairies humides de rosée.

Des lueurs tremblotantes s'allumaient derrière les vitres des rares chaumières qui se montraient sur la route ; et, dans la transparence de l'air, on voyait monter toute droite la fumée qui s'élevait des toits moussus.

Et de toute cette campagne paisible, déjà voilée d'ombre, se dégageait une étrange impression d'apaisement, de repos, de calme profond, presque mélancolique.

La nuit tombait. A l'horizon, le ciel aux tons d'or rouge s'enveloppait de nuances plus sombres ; des nuages floconneux, d'un gris teinté de rose, y flottaient, mais au-dessus de la tête de Georgette il était encore bleu pâle... Une première étoile scintillait dans son immensité limpide.

Georgette regardait cette étoile qui, elle aussi, semblait lui murmurer que le bonheur est de ce monde ; et dans toute la ferveur de sa jeunesse, elle le croyait.

Ni M. l'Inspecteur, ni l'oncle Pierre ne parlaient plus. Ils voyaient fuir les champs qui s'endormaient dans la paix recueillie du soir... Ils songeaient... Mais M. l'Inspecteur ne songeait pas à Georgette, parce qu'il aimait avant de l'avoir connue.

La nuit s'était toute étoilée, quand la voiture s'arrêta devant la maison du garde général.

Tante Fanny apparut sur le seuil, disant :

— Comme vous rentrez tard !

... Et le soir, quand Georgette eut longtemps bercé pour l'endormir l'exigeant Bébé, elle s'agenouilla auprès du petit lit, et murmura dans une ardente prière :

— « Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir faite si heureuse ! »

Mais elle ne se demanda pas pourquoi elle était si heureuse.

## VIII

Quelques jours plus tard, Jacques Debiernes reçut une lettre qui parut lui être fort agréable, mais le rendit bien distrait, ce que remarqua Georgette pendant le déjeuner.

L'oncle Pierre racontait comment un braconnier avait maltraité un garde-chasse l'ayant surpris sur le fait ; et il demandait l'opinion de M. l'Inspecteur sur cette aventure.

— Je suis absolument de votre avis, dit celui-ci, qui n'avait certes rien entendu de l'histoire. Ce garde est stupide ! Il mérite d'être réprimandé.

A cette déclaration inattendue, M<sup>me</sup> Vignal laissa retomber la cuillerée de soupe qu'elle destinait au petit Louis, lequel resta la bouche ouverte ; l'oncle Pierre regarda avec de grands yeux effarés ; et Georgette eut un rire joyeux qui ramena brusquement M. l'Inspecteur dans la réalité.

Le repas s'achevait.

— Georgette, va donc voir s'il y a des pêches mûres, dit tante Fanny, pendant que Jacques commençait à s'excuser de sa distraction.

Georgette prit un panier, descendit dans le jardin et s'acquitta en conscience de sa mission. Comme elle était montée sur une échelle pour atteindre des fruits haut placés, elle vit venir M. l'Inspecteur.

Mais il ne paraissait pas s'apercevoir de sa présence. Il marchait comme au hasard, suivant des yeux la fumée de son cigare, qui s'envolait en spirales capricieuses... Et sur son visage, il y avait une expression de joie profonde, presque grave, que Georgette ne lui avait jamais vue.

— Maurice Hervé devait être ainsi ! murmura-t-elle, se rappelant le héros de l'histoire qu'elle avait lue quelques jours plus tôt.

Elle pensait cela, et elle ne songeait plus à abandonner son échelle,

Quand il fut à quelques pas, comme s'il eût senti la chaleur du regard qu'elle attachait sur lui, il tourna la tête, et il sourit de la voir toute droite sur l'échelle, dans une main sa corbeille de fruits, se retenant de l'autre par un mouvement souple qui relevait un peu la manche, et laissait voir le bras d'une blancheur rosée.

— Descendez bien vite, petite fille imprudente ; vous allez tomber ! Et donnez-moi ce panier, dit-il en s'approchant.

Elle prit un air digne de reine offensée.

— Oh ! je ne tombe jamais !

Mais, tout en parlant, elle lui obéissait, et vint s'asseoir sur un banc à demi caché dans un massif de roses.

Il continuait à marcher de long en large devant elle. Tout à coup, il s'arrêta.

— Pourquoi m'examinez-vous avec tant d'attention tout à l'heure, quand je suis arrivé ? demanda-t-il.

Elle fixa sur lui ses yeux purs.

— Je pensais que vous sembliez très heureux !

— Oui, vous avez raison, enfant. Je suis bien heureux !... Comme vous avez deviné cela !... Et quelle vraie petite amie vous êtes !...

Il s'interrompit en voyant apparaître M. Vignal.



— Eh bien, Georgette, s'écria l'oncle Pierre, M. l'inspecteur t'a-t-il annoncé la grande nouvelle ? Georgette rieuse secoua la tête.

— On n'apprend pas les nouvelles aux jeunes filles montées sur des échelles, ce ne sont pas des personnes assez sérieuses...

— Oh ! mademoiselle ! voulut commencer Jacques. Mais l'oncle Pierre l'arrêta avec gaieté.

— Il est trop tard maintenant !... Je vous demande la permission de révéler moi-même l'événement qui se prépare... Georgette, M. l'inspecteur vient de nous faire part de son prochain mariage ; et, soi-disant, il était venu dans la jardin pour te l'annoncer...

... Sur un arbre, tout auprès de Georgette, un oiseau chantait avec des trilles assourdissants, et, dans l'air tiède, les belles roses pourpre envoyaient toujours leur parfum... Mais Georgette n'entendit plus l'oiseau et ne respira plus les senteurs des roses... D'un geste machinal, elle étendit en avant ses deux petites mains comme pour repousser quelque chose d'invisible qui l'étreignait, lui serrant le cœur à le lui briser... Mais elle n'eut ni un cri, ni une larme... Un instinct secret, si fort qu'il la dominait, lui criait que *lui* ne devait rien savoir de l'angoisse qui écrasait sa poitrine...

Seulement, elle devint d'une blancheur de cire et, sur les joues pâlies, les cils battaient d'un mouvement précipité... C'est pour cela sans doute qu'autour d'elle, tout lui paraissait si confus !...

— Eh bien ! Georgette, s'écria l'oncle Pierre étonné... Tu ne trouves pas un mot de félicitation pour M. l'inspecteur ? Peux-tu être surprise à ce point !

Oui, l'oncle Pierre avait raison ! Il fallait bien qu'elle lui dit quelque chose...

La même force mystérieuse la soutint.

— Je suis bien contente de vous savoir heureux !... Et je désire que vous le soyez toujours !... murmura-t-elle, parlant presque bas, instinctivement, afin qu'il n'entendit pas les notes brisées de sa voix...

Et elle disait vrai : dans son âme meurtrie, dominait encore la pensée de son bonheur, à lui !...

— Ah ! monsieur l'inspecteur, reprit gaiement l'oncle Pierre, comme vous nous avez caché vos préoccupations ! Je ne m'étonne plus maintenant de vous avoir vu si distrait parfois !

Jacques sourit, — d'un sourire que Georgette ne lui connaissait pas encore :

— Je crois vraiment qu'il y avait superstition de ma part à ne point parler de mes espérances avant qu'elles fussent devenues des réalités. Mais enfin la lettre que j'ai reçue ce matin m'apprend que tous les consentements sont obtenus, et...

— Et vous désirez nous quitter le plus tôt possible ! acheva M. Vignal d'un ton de bonne humeur.

— Je suis, en effet, réclamé bien vivement à Paris...

— Ah ! ces fiancées ! comme elles sont exigeantes !... Enfin !... Je vais donner les ordres au garde afin que nous puissions faire aujourd'hui notre dernière grande tournée... De cette manière, il vous sera possible d'avancer votre départ...

M. l'inspecteur dit quelques mots de remerciement et l'oncle Pierre s'éloigna.

Ils restaient seuls... Lui, continuait à regarder l'horizon lumineux, pensant à la fiancée absente... Et elle !... Oh ! elle, se sentait lasse comme si elle eût longtemps marché !... Et en vérité, en un instant, sa jeune vie venait de faire un bien rude chemin.

Comme si elle eût voulu en compter les pétales, elle demeurait les yeux obstinément arrêtés sur une rose qui la frôlait presque, balancée par la brise... Mais elle ne la voyait pas, devant son regard flottait la vision d'un beau visage de femme, la femme qu'il aimait.

Il s'était rapproché :

— Je crois vraiment, commença-t-il avec douceur, que je ne vous ai pas remerciée de votre bon souvenir... Il me semble que, plus que tous les autres, il me portera bonheur !...

Une impression de joie, poignante comme une douleur, traversa l'âme de Georgette à la pensée que peut-être il disait vrai !...

— Je désire tant qu'il en soit ainsi ! fit-elle avec un faible sourire...

Un soir, il lui avait appris qu'on peut être heureux du bonheur des autres, alors même que pour soi on n'espère plus rien !...

Dans sa pensée, jaillit soudain un nouveau souvenir :

— N'est-ce pas le portrait de votre... fiancée que j'ai vu un jour dans votre album ?

— Oui !... Vous vous en souvenez encore ?

Elle fit un léger signe de tête... Comment n'avait-elle pas compris cela tout de suite !...

Elle reprit :

— Est-ce que vous voulez bien me dire le nom de votre... fiancée ?...

Elle hésita encore sur ce mot ; il semblait lui déchirer les lèvres.

— Elle s'appelle Hélène.

— Ah ! Hélène !... J'aime ce nom !

Puis elle continua, du même ton rêveur, saisie d'un irrésistible désir de savoir :

— Vous la connaissez depuis longtemps ?

— Depuis trois années, dit-il, souriant des questions de Georgette. Dans la vie, enfant, vous verrez cela plus tard, les événements ne s'arrangent ni aussi vite, ni aussi bien que dans les histoires.

Elle tressaillit... Ce qu'il disait là, qui le savait mieux qu'elle !... N'était-ce pas une ironie profonde de l'entendre parler ainsi !... Malgré toute sa volonté, un cri suprême jaillit des lèvres de Georgette, interrogation ou plainte, elle ne le comprit pas elle-même :

— Et vous l'aimez beaucoup ?

De sa voix devenue grave, il dit simplement :

— Oui !...

Mais dans ce « oui » vibrait un amour si absolu, si intense, si profond, que Georgette sentit mourir en elle quelque chose, comme une espérance vague et folle qu'elle ne s'était jamais avouée.

De nouveau, le silence régnait entre eux...

Georgette entendait la voix de tante Fanny qui l'appelait, mais il lui semblait que jamais elle n'aurait la force de marcher pour aller la retrouver... Était-il possible qu'une demi-heure plus tôt, elle eût descendu les marches du jardin en courant,



nne chanson sur les lèvres ? Cela maintenant lui paraissait une chose lointaine, si lointaine !...

— Comme vous êtes pâle ! mademoiselle Georgette, dit Jacques, qui la contemplait depuis un instant sans qu'elle l'eût remarqué. Etes-vous souffrante ?

Un flot de sang monta au visage de Georgette et lui rendit soudain son juvénile éclat... Quelques minutes, elle avait oublié qu'il ne devait rien savoir ; mais elle redevenait vaillante...

Par un suprême effort, elle se leva.

— J'ai un peu mal à la tête !... C'est la chaleur, dit-elle, essayant de sourire.

Tous deux se dirigèrent vers la maison. Les appels de tante Fanny se faisaient entendre plus répétés.

Devant la grille, M. Vignal adressait les dernières recommandations au garde.

— Georgette, s'écria tante Fanny, veux-tu surveiller Rose et le petit Louis pendant que je vais jusqu'au village ?

Georgette répondit par un signe de tête ; elle n'osait pas parler ; elle avait peur de ne plus pouvoir cacher le tremblement de sa voix où frémissait un sanglot... Heureusement, l'ombre du grand chapeau de paille enveloppait son jeune visage altéré...

D'un pas lent, elle monta dans la chambre auprès du bébé qui dormait fermant ses petits poings roses. Et alors, épuisée, elle s'assit, appuya la tête sur le bois du berceau, et elle demeura immobile, les paupières closes, comme engourdie dans son angoisse.

Au dehors, la voix de M. l'Inspecteur, parlant à l'oncle Pierre, résonnait vibrante et gaie.

## IX

Et maintenant, c'était l'heure du départ !... Et c'était aussi la fin de cet été qui avait si généreusement illuminé et les journées de septembre et le bien court bonheur de Georgette.

De grosses rafales secouaient les arbres, détachaient les feuilles desséchées qui tombaient en tourbillonnant à travers l'air humide. Dans le ciel, d'un gris morne, de lourds nuages couraient vite ; et, rasant le sol, les hirondelles passaient avec de rapides battements d'ailes.

Et, dans le pavillon, il y avait tout le désordre des heures de départ... Les paroles s'entrecroisaient brèves, avec des questions qui restaient sans réponses, coupées par des silences subits, pendant lesquels on entendait monter le rire clair de Rose, amusée de toute cette agitation.

Dans son bureau, l'oncle Pierre était encore avec M. l'Inspecteur ; ils échangeaient quelques dernières explications, et le bruit de leurs voix arrivait, par la porte entr'ouverte, jusqu'à Georgette seule, dans la pièce voisine. Le front appuyé contre les vitres, toute blanche, une contraction douloureuse sur ses lèvres serrées, elle demeurait immobile, suivant d'un regard machinal les mouvements du garde qui préparait la voiture dans la cour, finissait d'atteler le cheval dont les sabots frappaient impatiemment le sol.

Elle entendit au dehors tante Fanny s'informer si tous les bagages de M. l'Inspecteur étaient des-

cendus ; et la voix tranquille de M<sup>me</sup> Vignal disait si bien à quel point comptait peu dans sa vie le départ de Jacques, que deux grosses larmes montèrent aux yeux de Georgette, et jaillirent de ses paupières alourdies malgré toute sa volonté.

Mais d'un geste rapide, elle les essuya... Ne fallait-il pas qu'elle fût courageuse jusqu'au bout !... Quand il ne serait plus là, elle pourrait pleurer, alors...

M. l'Inspecteur et l'oncle Pierre sortirent du bureau comme M<sup>me</sup> Vignal rentrait elle-même.

L'oncle Pierre regarda l'heure.

— Il est temps de partir, monsieur l'Inspecteur, dit-il ; sans quoi nous serons en retard !...

Georgette eut un petit frisson et devint plus blanche encore. Personne ne le remarqua.

Jacques s'inclinait devant M<sup>me</sup> Vignal.

— Je ne pourrai jamais assez vous dire, madame, combien je vous suis reconnaissant de votre bonne hospitalité. Mon séjour ici comptera au nombre de mes meilleurs souvenirs.

— Oh ! monsieur l'Inspecteur !... c'est nous qui avons été très honorés... très heureux de votre présence !... répondit tante Fanny presque confuse des remerciements de Jacques.

— Vous êtes toujours aimable et bonne, madame, dit-il avec un sourire ; et se tournant vers Georgette qui écoutait sans un mot, il continua :

— Combien de fois je vous verrai, mademoiselle Georgette, aller et venir dans votre jardin !... ce jardin où nous avons si bien fait connaissance le jour de mon arrivée... vous rappelez-vous ?...

L'ombre d'un sourire flotta sur ses lèvres, mais elle ne répondit pas... — elle n'aurait pas pu ! — et son regard, devenu d'une profondeur étrange, resta fixé au loin sur l'horizon chargé de nuages.

Puis, tandis qu'il embrassait Rose, elle descendit dans le jardin ; fièvreusement, elle arracha les dernières de ces fleurs qu'elle avait soignées avec tant d'amour, et les attacha toutes ensemble... Il était devant elle, lui disant adieu... ; elle les lui tendit avec un indicible sourire !... Oh ! que de larmes il y avait dans ce sourire...

— Voulez-vous les offrir pour moi à M<sup>lle</sup> Hélène ? dit-elle d'un ton doux.

Un instant Jacques considéra son jeune visage sérieux... Une singulière impression, presque une angoisse l'étreignait... D'un mouvement spontané, plein de respect, il porta à ses lèvres les mains fines qui venaient de lui donner les fleurs.

— Merci pour elle !... Et pour moi aussi, acheva-t-il d'une voix émue.

Une faible rougeur anima la pâleur de Georgette, et une sensation de joie si intense qu'elle lui fit mal, passa dans son âme...

Il avait gardé dans les siennes les deux petites mains.

— Adieu, enfant, dit-il avec une gravité tendre. Que le bonheur soit pour vous !

Comme un écho, d'un indéfinissable accent, elle répéta :

— Adieu !

L'oncle Pierre appelait : « Monsieur l'Inspecteur !... »



Jacques monta en voiture. Tante Fanny lui envoyait mille souhaits de bon voyage, tout en retenant la jeune Rose qui prétendait aller jusqu'à la gare conduire M. l'Inspecteur... Georgette aussi dit : « Au revoir ! » avec un sourire...

La voiture s'ébranlait... Il se pencha, saluant encore, et une dernière fois il aperçut Georgette telle qu'elle lui était apparue six semaines plus tôt dans tout le charme exquis de sa jeunesse. Mais aucun rayon de soleil ne jouait plus sur sa tête blonde ; et, autour de la bouche, jadis si rieuse, s'était creusé un pli douloureux qu'il ne vit pas...

Quelques instants encore, elle resta, suivant des yeux la voiture qui s'éloignait, et ne paraissait déjà plus qu'une petite tache sombre sur la route déserte...

Et puis, de ses lèvres pâlies, elle murmura, presque sans le savoir :

— C'est fini !...

Et elle rentra dans la maison...

... Le pas de tante Fanny résonnait dans la chambre de Jacques ; déjà, elle y rétablissait l'ordre sans doute. Et Georgette monta, sans réfléchir, instinctivement, comme si en revoyant cette chambre, elle eût du y retrouver quelque chose de *lui*, qui était déjà loin !...

Elle n'y était plus rentrée depuis le jour où elle l'avait préparée si gaiement... quand cela ?... six semaines plus tôt, à peine !...

Mais une fois, comme elle passait, et que la porte en était demeurée ouverte, elle avait aperçu, sur le bureau chargé de papiers, un cadre enserrant une photographie qui semblait là comme en une place d'honneur... Maintenant Georgette savait quelle était cette image !... Plus d'une fois sans doute, il avait interrompu son travail pour la regarder...

Aujourd'hui, il n'y avait plus sur le bureau, ni portrait, ni livres, ni papiers ; toute trace du séjour de Jacques disparaissait sous les mains rapides de tante Fanny, et la chambre reprenait cet air abandonné et triste des pièces que l'on n'habite pas...

Seul, sur la cheminée, restait un humble bougeoir de cuivre que, chaque soir, Georgette avait coutume de lui remettre, tandis qu'ils échangeaient un bonsoir familial et joyeux ; et, soudain, quand elle vit M<sup>me</sup> Vignal le prendre pour l'emporter d'un air d'indifférence paisible, son cœur se brisa comme si ce petit morceau de cuivre eût été le dernier souvenir qu'elle conservait du passage de Jacques...

Une soif lui venait de ne plus souffrir seule !... Mais à qui crier sa détresse ?... Si bonne que fût tante Fanny, elle n'aurait rien compris à une semblable confiance... Et Georgette n'avait pas d'amie...

Tout à coup, pourtant, elle se rappela... Là-bas, dans le petit bourg de Saint-Pierre, il y avait sœur Thérèse qui, quelques jours plus tôt, lui avait doucement reproché d'être trop enthousiaste et de se préparer ainsi beaucoup de chagrin !... Comme elle avait deviné juste... mon Dieu !...

Et un désir passionné saisit l'enfant de reposer sa tête sur les genoux de sœur Thérèse, de lui dire tout... — Pauvre petite Georgette, elle ne savait bien elle-même ce qu'était ce « tout » !... — et puis de pleurer !... Oh ! de pleurer sans avoir à craindre que *lui* s'en aperçût !

— Tante, demanda-t-elle, ne pourrais-je aller voir sœur Thérèse ?

— Pourquoi ? fit M<sup>me</sup> Vignal, très surprise. Aujourd'hui le temps est si mauvais !

— Oh ! cela ne fait rien, le temps ! Je voudrais... j'aurais quelque chose à lui dire !... Oh ! laissez-moi aller !...

M<sup>me</sup> Vignal n'était pas perspicace par nature, et, en ce moment, mille petits détails d'intérieur l'occupaient. Elle ne remarqua ni l'accent fébrile de Georgette, ni la flamme sombre qui brillait dans ses yeux ; et, sans plus d'objections, elle accorda l'autorisation demandée.

— Va, si tu veux, mon enfant, dit-elle tranquillement. Il me semble que tu étais un peu pâle ces derniers jours. Cela te sera bon de marcher... Mais ne t'attarde pas !...

Et Georgette partit.

X

Tout d'abord, elle avait commencé par suivre la grande route qui s'en allait à travers les champs presque déserts, où quelques rares silhouettes de laboureurs se détachaient au loin, toutes menues, sur le gris pâle de l'horizon.

Mais le chemin tourna et vint côtoyer la forêt silencieuse dans l'infinie tristesse de ce jour d'automne, et dont les allées apparaissaient avec des lointains sombres sous les lourdes nuées qui flottaient dans l'air.

Oh ! la forêt ! que de fois elle l'avait parcourue avec *lui* durant ce dernier mois !...

Aussi, quand elle s'en trouva tout près, sa marche fiévreuse se ralentit... Elle s'arrêta un moment pour regarder un petit sentier voilé de mousse par lequel ils étaient bien souvent revenus en compagnie de Rose... Et peu à peu, oubliant tout, dans un irrésistible besoin de revivre un instant ces jours qui n'étaient plus que des souvenirs, elle quitta la grande route et se mit à marcher dans la forêt.

... Georgette était très jeune, elle ne savait pas que les plus grandes douleurs sont impuissantes à résister au temps ; qu'il en serait de la sienne comme de celles des autres, et qu'un jour viendrait où elle serait consolée !...

Elle n'avait point de mère qui pût endormir dans sa tendresse l'amertume de la première douleur, ramener à l'espoir l'âme endolorie de l'enfant qui, jusqu'alors, n'avait jamais souffert, et lui murmurer qu'elle aussi serait aimée comme *il* aimait sa fiancée...

... Personne ne disait cela à Georgette, et elle continuait d'avancer dans la forêt assombrie, serrant autour d'elle d'un geste machinal, quand le vent soufflait plus fort, ce même châle dans lequel il l'avait aidée à s'envelopper quelques jours plus tôt !...

Aujourd'hui, elle était toute seule !...

Pour la première fois, elle entrevoyait combien est peu de chose, dans le grand mouvement de la vie, le bonheur ou le malheur d'une âme...

H. ARDEL.

(La fin au prochain numéro.)



*Manteau russe pour fillette.* — Drap gris foncé. Milieu du devant plissé, avec une patte reliant les côtés qui sont plats, par une patte boutonnée. Motifs en passementerie étagés tout le long du bord, à droite. Une manche plissée, dite pèlerine et, dessous, une manche plate avec un bord en plumes. Même bord au bas du manteau et autour du col, monté à un empiècement découpé en dents de scie.

*Paletot pour enfant de 7 ans et au-dessus.* — Drap léger loutre et passementerie assortie. Façon demicintrée avec un pli au bas du dos. Des brandebourgs tout le long; une patte taillée dans l'étoffe, dépasse le bord gauche vertical du devant et s'attache près de la manche par un brandebourg. Motifs en soutache à l'entournure et sur le haut de la manche. Soutache disposée en dents à la patte et tout le long du bord. Col brisé.

*Costume en velours pékiné gros vert et vigogne fauve.* — Sous-jupe en taffetas, garnie, sur la partie découverte par la [seconde jupe, d'un panneau en velours pékiné. La seconde jupe, en vigogne, forme entre les panneaux, un étroit tablier brodé de soutache gros vert. Un pli-spirale, partant de la taille, relie le tablier aux lés de derrière, lesquels, encadrés de soutache, ont l'angle brodé d'un dessin. Corsage composé d'un plastron en vigo-



Costumes de fillette et costume de jeune femme.  
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

gne soutaché sur la poitrine et pris dans une haute ceinture plissée; le tout agrafé sous le côté gauche de la veste qui est en velours, à revers fauve soutachés. Col en velours pékiné, comme la manche qui est boutonnée jusqu'au coude.

A ce numéro sont jointes la Gravure coloriée 4717

Et une Feuille de broderie : Col pour enfant. — Chemise, pantalon, robe pour bébé n° 2.

Les patrons suivants seront donnés en Mars :

- Le 2 mars : Mantelet-jaquette brodé.
- Le 9 mars : Veste à créneaux, patron découpé.
- Le 16 mars : Troisième Album de travaux.
- Le 23 mars : Feuille de broderies.
- Le 30 mars : Supplément : Feuille de patrons.

SOLUTION DE LA COMPARAISON-PROVERBE DU NUMÉRO DU 16 FÉVRIER :

*Innocent comme l'enfant qui vient de naître.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





4717

Imp. Falconer. Paris

# Journal des Demoiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Modes de Paris

Coiffures de M<sup>lle</sup> THIRION. 47. B<sup>te</sup> Michel-Coiffures de la M<sup>me</sup> PERRIN-REVERCHON 23 r. du F. S. Honoré - Corsets de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE 3. place du Théâtre Français - Chaussures de Bal de la M<sup>me</sup> KAHN 55 r. Montorgueil - Machines à Coudre de la M<sup>me</sup> HIGNERON et C<sup>ie</sup> 70. Boul. Sébastopol